



Oasis

Katia Lanero Zamora



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Oasis

Katia Lanero Zamora



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

« Je ne veux pas refaire l'univers,
je veux juste que tout le monde y vive. »

Ayerdhal, *Demain une oasis*,
Au Diable Vauvert, 2006

– **A**ttends, j'ai oublié le livre pour Martin !
Ma mère évitait mon regard depuis le matin.
Elle m'a adressé un « Dépêche-toi ! » avant de se
diriger vers le garage.

J'ai monté les escaliers quatre à quatre jusqu'à
ma chambre. J'avais dû insister et insister pour
l'accompagner et je ne pouvais pas lui laisser le temps
de changer d'avis.

J'ai pris « Demain, une oasis », un roman d'Ayerdhal
que j'adorais, et je suis redescendue en trombe. Elle
était déjà en train de monter dans la voiture et ne
me regardait toujours pas ; peut-être qu'elle m'en
voulait. C'est vrai qu'elle était en retard à chaque fois
que j'allais au campement avec elle, mais elle n'avait
encore jamais refusé que je l'accompagne. Jusqu'à ce
jour-là.

J'ai mis longtemps à lui pardonner ce qui est arrivé.
Il a fallu que je devienne adulte pour comprendre
qu'elle essayait juste de me protéger.

— Voilà, on peut y aller, me suis-je exclamée en
claquant la portière de la voiture.

« Ceinture ! » a été sa seule réplique en mettant le
contact. On laissait derrière nous notre maison, puis
notre rue, et notre lotissement, et voilà qu'on prenait
la voie rapide.

Le paysage défilait derrière la vitre. Je me souviens
que c'était le printemps ; les fleurs commençaient à
sortir de leur bourgeon et les arbres, à se couvrir de
feuilles. La sonnerie du cell de maman a retenti et
elle a activé le mains libres. C'était la voix du délégué
Mbengué.

« Tu es encore loin ? »

— Nous serons là dans dix minutes.

« Nous ? »

Ma mère m'a jeté un regard en coin et j'ai eu envie
de serrer le livre contre ma poitrine.

— Naïa est avec moi.

Le délégué Mbengué a dit, en colère :

« Joy... tu plaisantes ? Mais, enfin, ce n'est vraiment
pas... »



Maman lui a coupé la parole d'un ton sec :

— Elle veut apporter un livre à Martin !

Cela avait l'air d'être vraiment un détail important, elle avait presque crié, et cela a eu pour effet de faire taire le délégué Mbengué, ce qui était un petit miracle, car cet homme ne la fermait quasiment jamais.

« D'accord. »

— À tout de suite.

Le silence est revenu dans la voiture et je me suis demandé pourquoi maman avait l'air si contrariée. La lumière contrastait son profil aux lèvres parfaites. Elle venait juste de se faire tresser les cheveux et à la demande de Khady, ma petite sœur, elle avait ajouté des petites perles de couleurs au bout. Ça faisait « cling-cling » quand elle se mouvait et ça faisait rire Khady aux éclats.

— Qu'y a-t-il ?

— Tu as l'air fâchée. Je suis désolée d'avoir oublié le livre, tu es en retard, je ne recommencerai plus, promis. Je sais que j'avais déjà dit ça la dernière fois, mais j'ai promis à Martin de le lui apporter...

Ses traits se sont détendus. Elle gardait néanmoins les yeux droit devant elle et je me suis dit que c'était pour éviter de faire une embardée ou de croiser mon regard.

L'impression qu'elle me cachait quelque chose commençait à m'opprimer la poitrine.

— Excuse-moi. Je ne suis pas fâchée. Enfin, pas contre toi. Tu as bien fait de retourner chercher le livre, je suis sûre que ça plaira à Martin. Tu as bien fait d'insister.

C'est bien que tu sois là aujourd'hui. Mais... Naïa...

— Oui ?

Elle a hésité.

— Non, rien. C'est bien. C'est bien que tu sois là.

Elle avait l'air si triste. Je n'osais pas lui poser de question.

Elle s'est tue le reste du trajet et je n'ai plus osé la déconcentrer : elle était peut-être dans cet état d'énervement à cause de son travail. Elle disait qu'elle faisait de son mieux pour « laisser les dossiers au bureau », mais elle avouait parfois que « dans le social, les cas sont des gens, et le sort des gens nous suit comme un fantôme ».

Plus nous roulions, plus le paysage autour de nous changeait. Les arbres et les fleurs se raréfiaient, cédant la place à la terre craquelée recouverte d'une fine couche de sable orange. On sortait de l'Oasis et

on entrait dans la zone du reste du monde. À l'école, on l'appelait l'Enfer.

La température affichait quarante-quatre degrés sur le tableau de bord de la voiture, mais comme on avait mis la clim, pour nous ça ne changeait rien. La voie rapide faisait un anneau autour de l'Oasis de Bukavu, du ciel ça faisait comme une bulle de vert, tout autour du Lac Kivu, au milieu d'un désert immense. À un moment donné, maman a pris la sortie nord qui menait au campement des réfugiés.

Au début, je me sentais un petit peu mal quand j'allais au campement. C'est elle qui avait insisté pour que je vienne donner un coup de main et je n'en avais pas très envie.

« Ça te fera du bien », me disait-elle. Et elle avait raison. Je n'aurais jamais rencontré Martin si j'avais abandonné juste parce que j'avais peur.

On racontait tout un tas de choses sur les réfugiés, à l'école. C'était notre sujet de conversation favori, on en faisait des blagues, et c'était devenu une telle obsession que la prof nous a fait un cours sur le réchauffement climatique. On a étudié les pays qui ont disparu depuis la montée des eaux et ceux où il était devenu impossible de vivre. On a dû faire des exposés sur la terraformation en sciences, et on a parlé des chercheurs qui ont appliqué au sol africain les techniques de la NASA pour rendre des planètes habitables.

C'est pour ça que tous ces gens venaient chercher de l'espoir dans les Oasis en Afrique, entre autres parties du monde. C'est vrai, quand on y pense : ça doit être terrible de devoir traverser tout un hémisphère sans être sûr qu'on y trouvera un toit. Certaines parties de l'histoire que m'a racontée Martin m'ont donné la chair de poule ! Je ne crois pas que je pourrais être aussi courageuse que lui. J'espère qu'on ne devra jamais fuir le Congo.

Quand notre voiture s'engageait dans le campement, après avoir passé le contrôle de sécurité qui ressemblait plutôt à un mirador de prison, des enfants accouraient de partout et nous suivaient avec des cris de joie. Leur petite peau blanche virait à l'écarlate à la morsure du soleil, certains avaient des cloques sur le corps, mais ils s'amusaient quand même avec de vieux jouets hérités des centres de dons ou fabriqués avec une ficelle et deux cailloux. Les brûlures sur leurs peaux me faisaient mal juste à les regarder. Martin me disait que peut-être, dans quelques centaines d'années,

les Blancs évolueraient en Noirs, et que ce n'était pas impossible, puisque ça s'était déjà passé une fois, quand nos ancêtres étaient montés dans les pays du nord, ça pouvait très bien se réaliser dans l'autre sens. Je préférais ne pas penser au futur dans des centaines et des centaines d'années, tout simplement parce que je n'imaginai pas qu'il reste un seul endroit de cette terre où un être vivant pourrait survivre. Mais je ne le disais pas à Martin, c'est lui qui avait traversé l'Europe, la Méditerranée et puis la moitié de l'Afrique à pied. J'évitais de lui parler d'autre chose que d'espoir et de ce qui nous attendait une fois que l'asile serait accordé à sa famille. Il ne restait plus que son père et lui. J'étais persuadée qu'on trouverait bien deux petites places pour eux.

On s'est garées dans le parking gardé par un Hollandais. Il était tout le temps là pour surveiller les voitures et on lui donnait une pièce en retour. Je l'avais vu se disputer une fois avec une autre Blanche qui voulait lui piquer sa place de gardien. Il l'avait engueulée dans sa langue et je me suis dit que jamais de la vie je ne voudrais qu'un Hollandais me hurle dessus.

Maman connaissait par cœur le chemin à emprunter pour arriver jusqu'aux bâtiments de l'administration. Je lui ai emboîté le pas. Moi, toute seule, je me serais peut-être perdue. J'avais l'impression que le campement changeait de semaine en semaine : de nouvelles allées étaient construites pour les derniers arrivants, des abris étaient régulièrement détruits et rebâti selon la bonne volonté du vent. On croit toujours qu'il fait super chaud dans le désert, ce qui est le cas la journée, mais on oublie que la nuit, il fait hyper froid, sans parler des tempêtes de sable à déraciner un baobab. Beaucoup de gens mouraient à nos portes et la plupart de mes camarades à l'école n'en savaient rien. Ils ne retenaient que le sensationnel de ce qui se racontait dans les médias. La prof avait vraiment essayé d'aider, mais on ne pouvait pas dire que ça avait réussi.

Les blagues sur les Blancs animaient les récréations, et même s'il y en avait de drôles, une fois que j'ai connu Martin, elles ne m'ont plus fait rire. Soudain, j'ai commencé à perdre mes prétendus amis qui ne pigeaient rien à rien, qui ne voulaient même pas venir au campement pour rencontrer Martin et les autres. Le jour où le grand Issa s'est moqué de Martin, je lui ai cassé la figure et ça m'a envoyée chez le directeur. Et Issa, à l'hôpital. J'ai eu une punition et un œil au



beurre noir, mais ça a fait rire Martin. On inventait des chasses au trésor pour les autres enfants et chaque semaine, je lui apportais un autre livre. Il en avait plein, chez lui, avant de partir pour l'Afrique, mais il n'avait pas eu le temps d'en prendre un seul. J'avais très envie de lui montrer ma bibliothèque, qu'il vienne dormir à la maison, dans ma cabane dans les arbres. On aurait lu des histoires de fantômes et on aurait chassé Khady à coups de grimaces parce qu'elle était trop jeune pour écouter des histoires de grands. Mais Martin, apparemment, ne pouvait pas quitter le camp. Je me réjouissais qu'il obtienne ses papiers. On serait allés au cinéma et je l'aurais protégé à l'école. L'attente était interminable.

Maman m'avait expliqué que trop de gens arrivaient en même temps à l'entrée de l'Oasis de Bukavu, et qu'ils attendaient là, parce que tout le monde ne pouvait pas entrer.

« C'est l'effet entonnoir. »

Je ne comprenais pas très bien pourquoi certains avaient le droit d'entrer et d'autres pas, cela me semblait stupide, et maman était d'accord avec moi. « Mais tu vois, ma chérie, il y a des personnes qui n'ont aucune raison de quitter leur pays qui se mêlent aux réfugiés climatiques. » Comme je ne voyais toujours pas le problème et que je continuais à poser des questions, elle m'a caressé la tête, elle avait l'air triste et elle n'a plus rien dit. Je croyais que le monde était assez vaste pour qu'on ait le droit d'aller où bon nous semblait, mais apparemment, des gens avaient décidé qu'il n'en serait pas ainsi et qu'il nous faudrait des autorisations. Des foutus papiers.

— Et nous, on peut aller où on veut ?

— En vacances, oui. Mais je doute que tu veuilles aller en vacances en enfer.

Cela m'avait laissée perplexe. Je prenais peu à peu conscience que les Oasis étaient les seuls endroits habitables. C'est fou comme ce qu'on prend pour acquis devient compliqué une fois qu'on commence à poser des questions.

— Mais si tout d'un coup on voulait vivre dans une autre Oasis, on pourrait ?

L'Oasis d'Ontario par exemple ?

— Pourquoi, tu veux déménager ?

— Non, je dis ça comme ça.

— Sache que nous ne serons nulle part aussi bien qu'ici.

— Mais nous, on est nées ici.

- Oui.
- Donc c'est de la chance.
- Je crois, oui.
- Ce n'est pas juste.
- Je sais.

Quelle probabilité y avait-il pour que je naisse ici et maintenant ? J'aurais très bien pu me retrouver à la place de Martin. Le jour où j'ai compris cela, je veux dire, comprendre vraiment, j'ai eu le cœur brisé pour lui.

Tout le monde s'amassait alors à la frontière, parfois pendant des mois, des années. Maman s'occupait d'une certaine partie du campement. J'étais loin d'avoir tout vu tellement il était immense, mais je commençais à reconnaître certains résidents de sa circonscription, surtout parce que leurs enfants jouaient aux jeux qu'on inventait pour eux. Oui, maman ne disait pas « les réfugiés », mais « les résidents ». Les résidents, donc, nous saluaient sur le chemin.

— Madame N'Diaye, a demandé un homme en s'approchant trop près de nous, est-ce que vous savez où ça en est pour mon dossier ?

— Pierre, s'il te plaît, tu sais bien que je ne peux rien dire tant que mes supérieurs n'auront pas pris leur décision.

— Bien sûr Madame, bien sûr. Passez une bonne journée, Madame.

Cela devait être dur de ne pas savoir, après l'entretien avec un assistant social, si vous étiez accepté ou si vous deviez rentrer chez vous. Surtout quand il n'y avait plus de chez vous.

Nous avons repris notre chemin. Maman marchait d'un pas rapide tout en saluant les gens d'un signe de la main, elle avait un petit mot pour chacun. Elle embrassait les enfants qui venaient la saluer. Tous avaient cette impatience, cette espérance dans les yeux. Elle était ferme, parfois sévère, mais tous les résidents lui vouaient un grand respect. Je crois que je l'admirais déjà, mais j'étais trop jeune pour avoir conscience de vouloir lui ressembler. Pendant des années, je l'ai trouvée lâche de ne pas m'avoir dit la vérité.

Dans la foule de Blancs, j'ai aperçu la tête blonde de Martin qui venait vers moi. Je ressentais cette boule de joie remonter depuis mon ventre jusqu'à mes joues à chaque fois que je le revoyais après une semaine de séparation. Il m'a vue à son tour et son visage constellé de taches de rousseur s'est éclairé. J'ai couru

à sa rencontre en brandissant le livre. J'étais tellement excitée que je parlais trop vite :

— J'ai failli l'oublier, mais regarde, je te l'ai apporté, tu vas voir, c'est une merveilleuse histoire avec un type qui doit collaborer contre son gré à...

— Ayerdhal ? dit-il en lisant le nom sur la couverture. Ça, c'est un drôle de nom !

— Pas plus que Martin !

On a tellement rigolé qu'il a dû remonter ses lunettes sur son nez. Les adultes étaient rassemblés devant le bâtiment de l'administration où maman travaillait et le père de Martin était là. Avec le délégué Mbengué, ils parlaient à trois, gravement, et l'attroupement autour d'eux semblait désolé. Quelque chose clochait, mais je ne comprenais pas encore quoi. Le papa de Martin était d'habitude le genre d'adulte qui ment aux autres dans le but de leur faire croire que la réalité est bien plus jolie qu'elle ne l'est. Par exemple, dans la tente de Martin, nous avons passé un après-midi à découper des étoiles dans des boîtes de soda que son papa avait récoltées dans les poubelles pour les coller sur la toile. Au final, ça formait une constellation maladroite. Ce n'était pas beaucoup plus joli qu'avant, mais ça l'était un peu plus, et on aurait dit que c'était tout ce qui comptait. Quand le père de Martin s'est mis à pleurer, j'ai commencé à avoir peur. C'est là que j'ai remarqué le sac à dos sur les épaules de mon ami.

— Pourquoi tu portes un sac ?

Avec le recul, je pense que je connaissais la réponse, mais parfois on pose des questions juste pour retarder l'évidence. Cela faisait maintenant des mois que Martin et son père vivaient dans le campement et que leur dossier faisait des ricochets de département en département. Ils étaient expulsés. Martin savait que je n'étais pas totalement idiote et n'a pas répondu. Il s'est contenté de m'adresser un sourire triste en me rendant le livre.

— Je ne pourrai pas te le rendre la semaine prochaine.

Mes doigts se sont fermés sur la couverture souple du roman et il est devenu le seul ancrage à la réalité. La présence des militaires dans le camp ne m'avait jamais sauté aux yeux comme ce matin-là. Il y en avait partout, avec de longs fusils à la bouche ronde grande ouverte, le doigt ganté sur une cachette sensible qui pouvait lui faire cracher du feu à tout moment, même par erreur. Imaginez que le soldat trébuche, tiens, et sans le faire exprès, appuie sur cette virgule de



malheur, et que soudain le fusil se mette à vomir des balles. Ils rassemblaient quelques résidents comme des chiens de berger mènent un troupeau de moutons vers un camion. Le moteur de l'autobus ronronnait déjà.

— Martin, a crié le délégué. Martin, il faut y aller.

Ça me semblait impossible. Juste impossible. Martin devait venir dans ma cabane, et on devait aller au cinéma, et j'aurais battu tous les Issa de la cour de récréation qui auraient osé se moquer de lui. Son père pleurait comme un enfant, ma mère lui tenait la main en lui adressant des mots que je ne pouvais entendre.

— Il doit y avoir une erreur... On ne peut pas vous renvoyer en Belgique !

Martin a haussé les épaules.

— La Belgique n'est pas sur la liste des pays dangereux.

— La moitié est sous eaux !

— Pas celle où on habite.

— Mais c'est la guerre !

L'instant d'après, je serrais mon ami dans mes bras. Le livre était entre nous.

Je pense avec le recul que les autres devaient déjà être dans le bus, et que le bus devait être en retard, parce qu'on avait attendu que j'arrive pour dire au revoir à Martin. Cela s'est passé très vite, ou bien ma mémoire a effacé une partie de cet adieu, parce qu'un instant, Martin était dans mes bras, et puis l'instant d'après, j'étais les fesses à terre et ma mère hurlait sur les soldats, Martin était dans le bus, les mains sur la fenêtre, et il pleurait aussi. Je crois que je criais et que je pleurais, et que je n'étais pas la seule. Le bus a démarré et je me suis comme réveillée d'un coup quand j'ai vu le livre d'Ayerdhal ouvert, les pages toutes pliées et les mots dans la poussière. Alors je l'ai attrapé, et j'ai eu de la force comme jamais pour m'arracher des mains du soldat qui me retenait, et à ce moment-là, rien n'aurait pu m'arrêter. Je me suis élancée à la poursuite du bus qui emportait mon ami, et je criais « Arrêtez, arrêtez ! Martin, tu as oublié le livre ! » Ma mère criait sûrement après moi, mais ça m'était égal. Une foulée après l'autre, respirant la poussière, j'ai rattrapé le bus au moment où il ralentissait pour s'arrêter à un croisement. J'ai frappé sur les portes :

— Ouvrez-moi ! Ouvrez-moi !

Le papa de Martin a sauté de son siège et le conducteur a appuyé sur le bouton de commande.

— Naïa, retourne près de ta maman.

— Le livre. S'il vous plaît, donnez le livre à Martin.

J'ai vu les boucles blondes de mon ami et ses taches de rousseur. Ses yeux tout bleus derrière ses lunettes cassées. Je lui ai donné le livre.

— Tu me le rendras un jour.

— Promis.

Je suis restée longtemps sur cette route après le départ de l'autocar. J'étais là sans être vraiment là. Je crois que ça bouillonnait en moi, je me posais mille questions, comme, qu'est-ce qu'on peut bien ressentir, après avoir marché pendant trois ans sous les bombes et les injures, quand on fait le trajet inverse en quelques heures et les mains liées ? Qu'est-ce que ça pouvait bien changer, pour Martin, d'avoir fait le voyage jusqu'ici, si c'était pour repartir avec encore plus de douleur et plus aucun espoir ? Est-ce que moi, avec ma carte d'identité et mon passeport, je pourrais traverser le monde entier quand je serais grande ?

Maman est arrivée en voiture. Je croyais qu'elle allait vraiment être en colère et je m'apprêtais à recevoir la gueulante. Mais non. Je suis montée à l'avant. Je me suis alors rendu compte qu'il faisait très chaud dehors et très froid dedans.

— Je suis désolée, elle a dit en se penchant pour m'embrasser.

Je me suis dégagée avant que ses lèvres touchent ma joue. Elle n'a pas insisté.

J'avais une boule dans le cœur. C'est peut-être là que s'est décidé tout le reste de ma vie. Un jour, Martin me rendrait le livre. S'il ne pouvait pas venir jusqu'à moi, c'est moi qui irais jusqu'à lui.

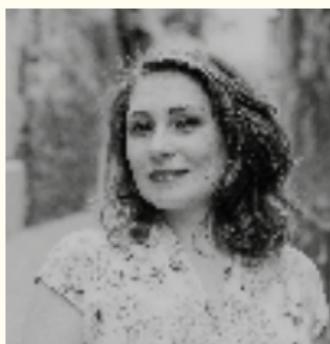
**Cette plaquette est publiée et diffusée
dans le cadre de la Fureur de lire.
Elle est disponible sur demande :
fureurdelire@cfwb.be | www.fureurdelire.be**

Copyright : Katia Lanero Zamora (2017)

Graphisme : Françoise Hekkers
Fédération Wallonie-Bruxelles

Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen
Service général des lettres et du livre
Fédération Wallonie-Bruxelles
Bd Léopold II, 44- 1080 Bruxelles
www.lettresetlivre.cfwb.be

Katia Lanero Zamora est née en 1985 à Liège. Après une licence en langues et littératures romanes et un master en métiers du livre, elle travaille à la Société civile des auteurs multimédia (Scam). Elle s'occupe ensuite du volet numérique de la collection Espace Nord au sein de Cairn.info. À partir de 2010, elle publie des albums destinés à la jeunesse et elle se lance plus tard dans le roman pour jeunes adultes avec la trilogie des *Chroniques des Hémisphères*. En 2015, elle est lauréate de la Fondation Vocation. Depuis lors, elle se consacre exclusivement à l'écriture et à l'animation d'ateliers.



© Jehanne Moll

De la même auteure :

Le masque du Caracal, Chroniques des Hémisphères, t. 3, roman, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2014

La reine de la pluie, Chroniques des Hémisphères, t. 2, roman, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2013

Le bal des poussières, Chroniques des Hémisphères, t. 1, roman, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2012

Günther le menteur !, album, illustrations de Yannick Thiel, Luzabelle, 2011.

Albigondine est une fée, album, illustrations de Yannick Thiel, Luzabelle, 2010

